

Siemaszko me frappa sur la joue. " Notre-Seigneur, lui dis-je, nous ordonne de présenter l'autre joue lorsqu'on nous a frappé sur la première ; la voilà, frappe si tu oses... " Il osa. ... C'est en me soufflant de la sorte, presque à chacune de ses visites, qu'il me cassa neuf dents.

" Je te ferai voir qui se suis, me dit-il d'un ton menaçant ; je te ferai voir que l'Empereur et moi c'est la même chose."

Alors il tira de sa poche un papier qu'il déplia soigneusement, et le mettant entre mes mains, il m'ordonna de lire à haute voix, pour que toutes les sœurs l'entendissent, l'ukase de l'Empereur, conçu à peu près en ces termes :

" Tout ce que l'archi-archi-archi-vev (c'est-à-dire trois fois archevêque) Siemaszko a fait, et tout ce qu'il fera pour la propagation de la religion orthodoxe, je l'approuve, le confirme et le déclare saint, saint, trois fois saint, et j'ordonne que personne n'ose en rien lui résister ; j'ordonne aussi qu'en cas de résistance quelconque, les autorités militaires, à la simple réclamation de l'archi-archi-archevêque Siemaszko, à toute heure et partout, lui fournissent autant de force armée qu'il en demandera, et cet ukase, je le signe de ma propre main.

Signé NICOLAS Ier."

Pendant que je lisais cet ukase, Siemaszko applaudissait du geste et me répétait : " Lis bien, vois bien, regarde de tes deux yeux et non pas d'un œil et demi ; entends-tu ! regarde bien avec tes deux yeux."

Dès que j'eus terminé, il nous montra la pétition que nous avions fait passer à l'Empereur lors de notre arrivée à Polock, et dans laquelle nous protestions que nous abandonnions au Gouvernement et nos biens et la pension qui nous avait été promise en quittant Minsk, mais qui ne nous était pas payée (cette pension devait être de 3 sous environ par semaine). Nous renouions, dis-je, à tout, pourvu qu'on nous laissât mourir libre dans notre sainte religion.

Siemaszko déplia la pétition comme il avait déplié l'ukase, et de la même main dont il tenait ce papier, il m'asséna un coup de poing si violent sur la figure, que pendant près d'un an je ne pus parler distinctement, les cartilages de la partie supérieure du nez ayant été grièvement offensés. " Je vous apprendrai, nous disait-il en nous menaçant encore, je vous apprendrai à écrire à l'Empereur ! "

Nous reconnûmes notre pétition, et nous lûmes ces paroles qui avaient été mises à la marge : *leur demande sera exaucée si elle change de religion.*

" Tu vois bien maintenant, ajouta l'apostat, que l'Empereur et moi c'est la même chose ; " et il me frappa de nouveau si rudement, que j'en fus toute couverte de sang. Il me saisit ensuite par les épaules, me jeta à terre et me foula aux pieds.

A cette vue mes sœurs se lamentaient bruyamment, et mon assistante, la sœur Wawrzecka, me dit : " Ma mère, permettez-moi de le mettre à la raison. " Je lui ordonnai de ne rien faire, et elle m'obéit. Siemaszko assouvissait sa rage sur moi seule, n'osant frapper la sœur Wawrzecka, quoiqu'elle se mit en avant pour parer ses coups et les provoquer contre elle. Enfin, fatigué de me battre, il me demanda :

" Qui a écrit cette pétition ?

— Moi, répondis-je.

— Nous toutes, répondirent les sœurs.

— Qui vous a donné du papier timbré ?

— Qui l'a composée ?

— Nous-mêmes."

Sa rage allait au delà de toute expression.

" Lorsque je vous aurai fait écarter par trois fois, que je vous aurai été trois peaux, une que vous avez reçue de Dieu et les deux autres de l'Empereur, c'est à dire celles qui reviendront après, vous me dirai la vérité."

Puis il s'en alla en blasphémant, après avoir donné ordre de nous appliquer à la question. On nous flagella donc sans compter les coups jusqu'à la nuit, demandant toujours qui nous avait fourni le papier, qui avait composé la pétition, etc. Cette nuit même, la sœur Basilisse Holynska mourut des suites de ce supplice : comme tant d'autres, elle expira sur mes genoux. On ne put rien apprendre, et on nous jeta, baignées de sang, dans notre prison, jusqu'au lendemain à midi, qu'on nous remit aux travaux forcés.

Depuis ce jour, et pendant bien longtemps, on éloigna de nous les pauvres, et on nous priva ainsi de la consolation de partager leur pain. Sans les juifs, que les papes et les Czars redoutent parce qu'ils leur doivent toujours de l'argent pour l'eau de-vie, sans les juifs, dis-je, qui nous donnaient de temps en temps la *brohu*, c'est à dire le marc de l'eau-de-vie faite avec le blé, nous serions peut-être mortes de faim."

La révérende abbesse, après de longs et effroyables détails sur les tortures qui marquèrent le séjour de Polock celui de Mladzioly, raconte son évadion et termine en ces termes :

" Je dois ajouter un mot sur notre respectable et chère mère générale la princesse Euphrosine Giedymin, descendante des grands-ducs de Lithuanie. Sa piété, son esprit de pénitence et sa charité étaient exemplaires. Outre les grandes richesses qu'elle avait apportées à l'ordre de Saint-Basile, elle nourrissait tous les jours quarante pauvres à sa table. L'esprit de Dieu, dont elle était remplie, se manifestait dans toute sa conduite, et elle le communiquait à l'ordre entier confié à ses soins.

Lors de mon entrée en religion, il y a trente-huit ans, elle était déjà abbesse générale, et habitait Orsza, résidence ordinaire des supérieures générales.

Agée de plus de quatre-vingts ans lorsque la persécution commença à sévir, elle soutint et anima ses sœurs par son exemple. Les tourments qu'on leur fit souffrir diminuèrent bientôt le nombre de ses filles. Envoyée en Sibérie avec celles que la mort avait épargnées, elle succomba pendant la route, qu'elles faisaient à pied et enchaînées. C'est elle sans doute qui, du Ciel, a obtenu par ses prières la grâce de la persévérance, au corps entier de l'ordre des Basilicennes, persécuté sous le sceptre de l'empereur Nicolas. Les deux cent quarante-cinq religieuses qui composent cet ordre ont toutes sans en excepter une seule, scellé de leur sang leur attachement inviolable à la foi et à l'Eglise, et leur fidélité à Jésus-Christ et à son vicaire.

Dieu seul en soit loué !

MAKRENA MIECZYSLAWSKA."

Nous, soussignés, déclarons avoir lu la présente déposition de la Mère Macrine, écrite en sa présence, et nous certifions qu'elle est entièrement, et dans tous ses détails, conforme à ce que nous avons entendu de sa bouche.

S. MAXIMILIEN RYLLO, *recteur de la Propagande.*

L'abbé ALEXANDRE JELOWICKI, *recteur de St-Claude.*

L'abbé ALOYS LEITNER, *théologien de la Propagande.*

(La suite au prochain Numéro.)

LETTRE DU REVEREND P. POINT,

De la Compagnie de Jésus, Missionnaire dans l'Orégon.

Nos lecteurs verront avec plaisir et intérêt les détails édifiants donnés à une tribu de sauvages de l'Orégon, dans la lettre que nous commençons à publier aujourd'hui. Nous reproduisons cette lettre dans toute sa simplicité, quoiqu'elle n'ait point été destinée à la publicité, pensant que les particularités qui s'y trouvent ne peuvent que réjouir le cœur des vrais Catholiques. Le nom du P. Point si bien connu dans la Louisiane qu'il n'a quittée qu depuis quelques années, est une recommandation suffisante et une garantie de l'authenticité de tous les faits qui sont rapportés ici. Quoique cette lettre soit écrite du commencement de l'année dernière, l'ancienneté de la date n'ôte rien à l'intérêt des détails. Nous remercions les personnes qui nous en ont procuré une copie, en les priant de nous continuer dans l'occasion la même faveur.

Du village du Cœur-de-Jésus, 1845.

Mille et mille remerciements pour la caisse des beaux ornements ; jamais nos montagnes n'en avaient vu de pareils ; ils ont servi pour la première fois le jour de l'Immaculée Conception, où s'est faite la première communion dont je parle dans cette lettre.

J'ai appris par des lettres venues d'Europe que vous portiez toujours le plus vif intérêt à nos chères missions, d'où j'ai conclu que vous seriez bien aise que je vous misse au courant de ce qui les regarde, ce que je ferai d'autant plus volontiers, qu'en vous faisant part des détails édifiants que je connais, je vous donnerai une nouvelle preuve de la vérité que vous aimez tant à répandre : qu'aujourd'hui, plus que jamais peut-être, c'est à la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Cœur Immaculé de Marie que les Pasteurs des âmes sont le plus redevables des consolations dont ils jouissent. Du moins, ce qui est très certain, c'est que nous lui devons les nôtres ; tous les jours nos sauvages les invoquent ; voilà ce qui explique les merveilles de miséricorde dont nous sommes témoins.

Vous connaissez, ma Révérende Mère, l'histoire des *Têtes-Plates* ; assurément leur conversion est bien faite pour faire ressortir les richesses de grâces dont ces sanctuaires d'amours sont remplis ; cependant je ne crains pas de le dire, celles des *Cœurs-d'Aléine* y est plus propre encore. Qu'étaient ces pauvres sauvages, il n'y a pas un quart de siècle ? Des cœurs si durs que, pour les peindre au naturel, le bon sens de leurs premiers visiteurs n'a pu trouver d'expression plus juste que le singulier nom qu'ils portent encore aujourd'hui ; des intelligences si bornées que, tout en rendant un culte divin à tous les animaux qu'ils connaissaient, ils n'avaient aucune idée ni du vrai Dieu, ni de leur âme, à plus forte raison d'une vie à venir ; enfin une race d'hommes si dégénérés qu'il ne leur restait de toute la loi naturelle que deux ou trois notions, encore presque tous s'en éloignaient-ils dans la pratique ; car si j'en crois la réputation qu'ils s'étaient faite dans les peuplades voisines, ils étaient loin d'être des modèles de droiture, de probité, encore moins de charité.

Aujourd'hui, quelle différence ! Je ne le dirai pas sans doute : ils sont parfaits ; ce serait une exagération maladroitement aux yeux des personnes les moins versées dans la connaissance du cœur humain. Tout le monde sait que, à moins d'un miracle, qui n'entre pas ordinairement dans le plan de la Providence, les hommes et surtout les peuples conservent toujours quelque chose de leur caractère primitif, et que les défauts qui tiennent à l'éducation ne se corrigent que par elle et à la longue ; mais ce que je puis dire à la gloire de Celui qui des plus durs rochers sait faire des enfants d'Abraham, c'est qu'aujourd'hui nos *Cœurs-d'Aléine* sont de vrais croyants, des hommes craignant Dieu, et qu'avec un peu d'amour du travail, la docilité, l'humilité, la piété, la résignation, la patience, la charité et même le zèle dont ils donnent tous les jours de nouvelles preuves, en feront des Chrétiens dignes d'être comparés à ceux de la primitive Eglise.

Il n'y a que deux ans que la croix est plantée sur leur terre, et tous, à fort peu d'exceptions près, ont fait leur première communion, action si importante et qui a été suivie de tant de bénédictions, que c'est à vous en retracer les principales circonstances que j'ai destiné cet écrit. Mais, auparavant,